

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lles}
NIVERLET, libraires ;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 55 minut. soir, Omnibus.
4 — 30 — — Express.
3 — 47 — matin, Express-Poste.
9 — 4 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heure 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — matin, Omnibus.
6 — 23 — soir, Omnibus.
9 — 28 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

3 heures 2 minut. matin, March.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

Les détails manquent encore sur la bataille de Solferino. Les journaux qui nous parviennent d'Angleterre et d'Allemagne témoignent de la profonde impression produite par cette brillante victoire, dont les conséquences ne se feront pas attendre.

Il y a eu hausse à la Bourse de Berlin, dès qu'on y a connu le nouveau triomphe des alliés.

Une correspondance adressée à l'*Ost-Deutsche-Post* raconte que le grand duc Constantin, lors de son passage à Smyrne, a complimenté le consul sarde sur la belle conduite de la cavalerie piémontaise à Montebello, et s'est exprimé dans un sens très-prononcé en faveur de l'alliance de la Russie avec les Franco-Sardes.

On sait que jusqu'à ces derniers jours, les Autrichiens avaient gardé certaines positions entre la rive droite du Pô et la frontière des Etats de Modène. Nous apprenons qu'ils viennent d'abandonner ces postes avancés ; ils ont entièrement évacué la rive droite du Pô, fait sauter les petits forts de Saitetto et de Monteggiana, détruit le pont de Borgoforte et noyé une partie du matériel.

Le feld-maréchal-lieutenant Urban vient d'être nommé commandant de la place de Vérone.

Nous avons aujourd'hui quelques détails sur la séance tenue samedi par la diète germanique. Ainsi que nous l'avions fait pressentir, M. de Usedom, plénipotentiaire prussien, après avoir donné officiellement communication à l'assemblée de la mobilisation de six corps d'armée, a ensuite invité tous les Etats de la confédération germanique, représentés à la diète, à mobiliser, dans le plus bref délai possible, leurs contingents fédéraux respectifs, qui devront se concentrer sur le Rhin supérieur afin d'y former une armée imposante.

Les Etats les plus rapprochés du Rhin auront principalement à concourir à cette concentration de forces.

Cette proposition a été renvoyée dans la même séance, et d'urgence, à la commission militaire, qui devra présenter son rapport jeudi prochain.

L'emprunt de 4 millions de florins, voté par la

légitimité bavaroise, pour la mise sur le pied de guerre de l'armée, n'ayant donné qu'un résultat à peu près négatif, on annonce que le gouvernement a pris le parti de convoquer de nouveau les chambres en session extraordinaire, afin d'aviser, avec leur concours, à un autre mode financier tendant à procurer au trésor la somme indispensable à l'achèvement des armements.

Nous avons sous les yeux la réponse du ministre des affaires étrangères de Saxe, M. de Beust, à la circulaire de M. le prince Gortschakoff. L'étendue de cette réponse ne nous permet pas de la reproduire. Elle est plus claire et plus incisive que ne le sont ordinairement les documents émanés des chancelleries allemandes, mais elle n'en est pas plus concluante.

M. de Beust paraît convaincu que l'Autriche a été provoquée, et il considère qu'en fait, le territoire autrichien étant envahi, l'Allemagne peut se croire en droit d'intervenir.

La réponse de M. de Beust porte la date du 15 juin, et elle est adressée à M. de Kœnneritz, ministre de Saxe à Saint-Petersbourg.

Lord John Russell a été réélu à l'unanimité par la cité de Londres. Le noble lord n'avait pas de concurrent. Il a prononcé sur les hustings une courte harangue. Tout en déplorant la nouvelle effusion de sang qui vient d'avoir lieu sur les bords du Mincio, il croit que « tout le monde s'en félicitera, si elle a pour résultat la conclusion de la paix sur le continent européen dans des conditions honorables, selon les vœux des nations et pour les libertés de ceux qui ont combattu dans cette guerre. Il résultera de notre neutralité, a ajouté lord John Russell, que l'Angleterre sera plus forte dans toutes les négociations auxquelles elle pourra être appelée à prendre part, car elle prouvera qu'en désirant la paix pour elle-même, elle voulait aussi l'obtenir pour d'autres. »

Judi commence la session d'affaires du parlement anglais. Lord Granville, à la chambre des lords, et lord Palmerston aux communes, annonceront au nouveau parlement la politique que le gouvernement entend suivre.

Selon toute probabilité, le premier ministre déclarera sa ferme détermination de persévérer dans une stricte neutralité. Il annoncera aussi qu'il n'est

pas dans l'intention du gouvernement de présenter de projets dans cette session, mais qu'un bill de réforme sera préparé pour la législature qui s'ouvrira en novembre prochain.

Il paraît que l'état actuel des Indes inspire de vives inquiétudes au gouvernement anglais. L'ordre vient d'être donné d'expédier dans le plus bref délai un renfort de 4,000 hommes, qui partiront successivement dans les mois de juillet et d'août.

Les nouvelles du Mexique ont de l'importance. Miramon a été vaincu. La ville de Morelia a été ravagée.

Dans l'Amérique du Sud, la révolution du Chili s'est terminée par une bataille sanglante qui a eu lieu près de Coquimbo, entre le général Vidauri, commandant 4,000 hommes de troupe du gouvernement, et 3,000 révolutionnaires, commandés par Gallo. Vidauri a été victorieux. — Auguste Vitu. (Le Pays)

LA ROYAUTE DU PAPE.

I.

Il se dit et il s'écrit, depuis quelque temps, des choses si étranges sur la Souveraineté du Saint-Siège, qu'il nous a paru convenable et utile de grouper, à ce sujet, quelques considérations tirées des faits les plus clairs et du plus vulgaire bon sens.

Ceux qui discutent sur les avantages ou sur les inconvénients de l'autorité temporelle du Pape n'oublient qu'une chose, c'est qu'elle n'est pas en question, et ne peut pas y être mise.

Les Etats de l'Eglise sont au nombre des plus anciens de l'Europe ; ils reposent, indépendamment du fait et de la tradition, sur des traités servant de base à l'ordre européen ; et il n'est pas plus raisonnable ou possible de disputer au Pape ses droits de souverain, qu'à la Reine d'Angleterre, au Roi de Prusse ou à l'Empereur de Russie.

Enfin, le Pape est un souverain comme un autre ; et, s'il s'agit de mettre fin à la domination autrichienne en Italie, s'il s'agit de délivrer la nation italienne de l'oppression exercée par une nation étrangère, il ne s'agit nullement de mettre en question l'existence ou les prérogatives des Etats de

FEUILLETON

LES ENFANTS DE LA NEIGE

PROLOGUE.

(Suite.)

CHAPITRE II. — LA COMMISSION MILITAIRE.

Le 23 novembre 1812, les bords de la Bérésina offraient un des plus terribles tableaux du grand drame que l'histoire appelle la retraite de Russie.

Les troupes de l'armée de Tchitchakoff sont d'un côté, sur le flanc de l'armée française ;

Vittgenstein pointe sur Borisow ;

Kutusoff est en queue ;

Les forces russes se dessinent en une sorte de vaste filet dont les mailles, allant sans cesse en se rétrécissant, essaient d'enfermer les bataillons que commande Napoléon.

En face, est le lit profond et l'immense traverse de la Bérésina, grossie par des blocs de glaces rompus auparavant par le dégel, et soudés depuis la veille par le froid d'une nuit.

L'armée française campe près du rivage, au milieu d'un terrain marécageux que le froid a heureusement solidifié, parmi les digues que les hautes eaux du fleuve sont venues battre de leurs flots jaunâtres, où elles sont restées pétrifiées en glaçons.

Des monticules de neige bâtis par les tourbillons des ouragans s'étendent de tous côtés.

Le temps est bas et triste, le ciel plein de frimas ; le vent souffle et fouette jusqu'aux larmes et au sang, les visages qui y restent exposés ; la couche de glace, craquelée par un dégel suspendu se soulève, se disjoint, s'accumule en blocs et en tables de cristal, au passage des eaux qu'elle recouvre ; on entend à toutes les profondeurs les crépitations sinistres du charriage, qui semble avoir conspiré avec l'ennemi la perte de ce qui reste de la Grande-Armée.

Les lamentations de la tempête qui règne au-dessus de cette terre désolée, ajoutent aux horreurs du froid, aux sinistres aspects de ce désert, d'où semble s'être détourné le regard de Dieu, où l'on n'entend plus que le grincement du bruit des glaces.

Des cyprès, des sapins, toutes les variétés attristantes des conifères tranchent par leur sombre verdure pralinée de grésil, sur la neige dont les interminables nappes sont bossuées par les trombes qui, çà et là, y ont élevé

des pyramides. Ces blancheurs sans fin blessent et égarer les yeux. On dirait les tentures d'un immense sarcophage, dans lequel la Russie compte ensevelir les débris de l'armée française.

Les coups de canons qui éclatent de loin en loin, annoncent que ce n'est pas assez des épouvantables fléaux qui font tomber les hommes, et que le lendemain, l'homme aidera de toute sa puissance à la destruction.

Tout est morne comme la situation, dans le camp français ; de place en place, s'élèvent les tourbillons de flammes et de fumée, répandant au loin des senteurs de résine ; ce sont les feux de bivouac qu'alimentent des pins jetés tout entiers dans les brasiers, autour desquels se groupent la plupart des soldats ?

Sont-ce bien des soldats ?

Les uns sont vêtus de guenilles qui ne permettent plus que de supposer l'uniforme ; les autres, sont enveloppés de peaux, de couvertures, de fragments d'habits ramassés parmi les épaves de la route.

Ici, un tas de paille, recouvert des planches d'un charriot, préserve à peine ceux qui l'occupent des vagues de neige qui roulent en nuages poudreux sous le souffle du vent ; là, dans un fourgon brisé, sous le foin des attelages que la faim a convertis en provisions, sont plutôt ensevelis que couchés, des groupes qui cherchent en vain un

l'Eglise, qui sont parfaitement étrangers aux causes de la guerre actuelle.

Il y a bien plus encore; non-seulement nous n'allons pas mettre en question l'autorité temporelle du Pape, mais nous allons lui rendre son indépendance, en la délivrant de la pression et de la compromission de l'Autriche.

II.

Pourquoi la France a-t-elle, en 1856, de concert avec les grandes puissances, demandé à l'Autriche de se départir de l'influence exagérée, usurpée, au nom de laquelle sa domination s'imposait aux souverains italiens, leur aliénait l'esprit public, et, en fomentant un mécontentement et des haines trop légitimes, y perpétuait, au détriment de l'ordre, l'esprit de révolution et de conspiration?

Parce que la France avait un intérêt politique du premier ordre à ce que les Etats italiens, rendus à eux-mêmes, à leurs instincts nationaux, fussent en position de poursuivre et de réaliser toutes les améliorations qui apaisent l'agitation des peuples en leur donnant, avec les satisfactions raisonnables, un intérêt sérieux au travail, à la conservation et à la paix.

Pourquoi, en 1859, la France a-t-elle envoyé en Italie une puissante armée?

Parce que l'Autriche, loin de renoncer à la domination injuste, exorbitante, illégale, qu'elle s'était arrogée sur quelques Etats italiens, a prétendu y soumettre le Piémont lui-même. En effet, sur le refus du roi Victor-Emmanuel, notre allié, d'obéir à la politique et aux injonctions de l'Autriche, l'armée autrichienne a franchi le Tessin.

On le voit, l'Empereur Napoléon n'a eu, en ce qui concerne l'Italie, qu'une pensée: rendre à leur pleine et entière indépendance les Etats souverains qui la composent; — faire la guerre aux Autrichiens, oppresseurs et agresseurs, et, par voie de suite, consolider les trônes, en rendant désormais possibles toutes les améliorations pratiques et sensées, que les gouvernements doivent toujours aux nations.

En définitive, apporter à l'Italie l'indépendance nationale et non des gouvernements préconçus, voilà le mobile qui a dirigé la France et qui la dirigera jusqu'au bout de la guerre actuelle.

III.

L'Autriche ayant attaqué le Piémont, notre allié, nous a, par cela seul, attaqués. Les possessions de l'Autriche, en Italie, dépendent donc de la fortune des armes. Si nous sommes vainqueurs dans cette lutte, qu'on nous a imposée, le bon sens, le droit des gens, la constante pratique des nations en guerre, permettent que les possessions autrichiennes en Italie soient désormais enlevées à la maison de Hapsbourg; — mais l'Empereur d'Autriche seul est notre ennemi, en Italie, et par conséquent ses possessions seules y sont soumises à la fortune des batailles.

Les Etats du Pape, comme les Etats du roi de Naples, sont complètement en dehors de la question de dépossession qui a été soulevée par l'agression de l'Autriche et qui sera résolue par l'issue de la guerre.

Les Duchés eux-mêmes ne sont pas directement, formellement compromis, dans la question de dépossession. Sans doute, il est à regretter que les souverains de Toscane, de Modène et de Parme n'aient pas fait passer la question de nationalité

avant toutes les autres. Un souverain, ce nous semble, doit, par-dessus tout et à tous risques, être de son pays. Ces souverains, en abandonnant leurs peuples, en désavouant ainsi la cause nationale, ont donc créé de grandes difficultés à leur rétablissement, parce qu'en définitive l'amour et la confiance des sujets sont le plus sérieux appui des couronnes: mais la France ne s'est nullement proposé de détrôner qui que ce soit, en Italie, si ce n'est l'oppression autrichienne, et, avec elle, l'esprit de haine et de révolution. Les questions de Toscane, de Modène et de Parme, sont donc complètement réservées; l'Europe les règlera. La dictature militaire que, dans l'intérêt de l'ordre, il a été nécessaire d'y accepter, est une mesure essentiellement conservatrice et conservatoire.

IV.

Ainsi, nous ne savons rien de plus révolutionnaire, de plus antifrançais et de plus autrichien, que d'inquiéter les esprits sur des choses aussi sacrées et respectables que le maintien de la souveraineté du pape, entourée de toutes les améliorations pratiques et sensées que le cœur éminemment bon et libéral du Saint-Père n'a jamais marchandées et ne marchandera jamais.

A quels arguments a recours l'Autriche, quand elle cherche à amener l'Europe contre nous?

Elle prétend que la France veut dominer l'Europe, qu'elle veut disposer des couronnes, remanier la carte. C'est donc abonder dans son sens, c'est donner raison à ses accusations, c'est se faire son allié, que de discuter l'existence des Etats pontificaux, qui ne sont nullement en cause, et de donner à penser que leur existence ou leur indépendance pourrait être subordonnée à l'intervention de la France.

S'il pouvait dépendre de la France de détrôner le Pape, il n'y aurait pas de raison pour s'arrêter en si beau chemin, et nous serions les maîtres de refaire le monde sur le patron de nos fantaisies.

C'est avec cette politique insensée qu'on refait les coalitions: aussi n'est-elle pas libérale, mais profondément anarchique, puisqu'elle s'impose aux nations et aux gouvernements, au lieu de les respecter, pour en être respecté soi-même. Elle fut la politique des Girondins et des conventionnels, qui coalisèrent toute l'Europe contre nous; — elle ne sera jamais la politique de l'Empire.

A. CRANIER DE CASSAGNAC,
député au Corps législatif.

(Le Pays.)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Berlin, 27 juin. — La *Correspondance autrichienne* d'aujourd'hui dit qu'en vue d'affaires urgentes du gouvernement, l'empereur retournera bientôt à Vienne. Le commandement en chef de l'armée, qui attend avec ardeur de nouveaux combats, a été remis au général Hess.

Turin, 27 juin, 11 heures 55 du soir. — L'empereur Napoléon a adressé à ses soldats un ordre du jour daté de Cavriana le 25. On y lit:

« L'ennemi qui avait cru nous rejeter au-delà de la Chiese a repassé le Mincio; vous avez su, comme toujours, défendre l'honneur de la France. Solferino surpasse les éclatants souvenirs de Lonato et Castiglione. Pendant 12 heures, vous avez repoussé les efforts de 150,000 hommes; votre élan n'a été arrêté ni par la nombreuse artillerie de l'ennemi, ni

par des positions formidables s'étendant sur un rayon de trois lieues. La patrie qui vous remercie de votre bravoure et de votre persévérance déplore le sort de ceux de ses enfants qui sont tombés.

« Nous avons pris 3 drapeaux, 30 canons et fait 6,000 prisonniers. L'armée sarde a tenu tête avec la même valeur à des forces numériquement supérieures. Elle est digne de marcher à vos côtés. Le sang versé ne l'aura pas été inutilement pour la gloire de la France et le bonheur des peuples. »

Le comte de Cavour est revenu du camp, ce soir, à Turin.

Londres, 28 juin, 9 heures 1/2 du matin. Le *Morning-Post*, dans un article semi-officiel, déclare que des négociations pour arriver à la paix seraient absurdes actuellement.

La Prusse ne peut pas arrêter la marche des alliés sur le Mincio, ni sauver une partie de la Lombardie. Lorsque les Autrichiens auront été chassés de la Lombardie, ce sera le moment pour la diplomatie de prendre l'initiative. Si la guerre est terminée dans trois mois, la Lombardie repoussera la responsabilité de la dette autrichienne.

Le *Morning-Post* approuve l'établissement d'un corps d'observation de la Prusse sur le Rhin. L'Angleterre ne discontinuera pas ses armements.

Marseille, 28 juin. — Suivant des lettres de Rome du 25, la ville d'Ancone a été réoccupée sans combat, par le général pontifical Allegrini, marchant à la tête de la garnison de la citadelle.

Sioigaglia et Fano ont été aussi ramenés au respect de l'autorité par les troupes pontificales. Les autres nouvelles étaient prématurées.

Les soldats pontificaux marchaient sur Rimini, Forlì et Césena.

Londres, 28 juin. — Le *Morning-Post* annonce que le comité de la Diète de Francfort fera son rapport dans la quinzaine sur la proposition de la Prusse, relative à la concentration des troupes fédérales sur le Rhin. — Havas.

Le feld-maréchal lieutenant, comte de Grünne, aide de camp de l'empereur, a envoyé à Vienne la dépêche suivante:

Villafranca, 24 juin. — L'armée impériale, qui avait passé, hier 23 juin, le Mincio sur quatre points pour prendre l'offensive, a rencontré ce matin, dans sa marche sur les bords de la Chiese, l'ennemi numériquement supérieur (*den ubertlegenen feind*), et a été forcée, après un combat opiniâtre de douze heures, de se replier derrière le Mincio. S. M. l'empereur a établi son quartier-général à Villafranca.

FAITS DIVERS.

Le général Auger qui a eu le bras emporté à la bataille de Solferino, commandait l'artillerie au corps d'armée du maréchal duc de Magenta. Déjà deux fois, depuis le commencement de la campagne, son nom a été cité dans les bulletins et sa gloire populaire est assise sur deux faits d'armes récents qui resteront gravés dans la mémoire de tous.

Le 3 juin, à Turbigo, croyant apercevoir dans les blés une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, il se précipita sur elle au galop et s'en empara. Cet acte d'énergie, aux termes de notre législation militaire, lui mérita une citation à l'ordre général de l'armée.

peu de chaleur pour défendre leurs membres raidis par le froid. Partout on voit, à moitié englouties sous les neiges, les formes anguleuses et rigides de ceux que la température a surpris. Le sol est couvert de blessés, de morts du champ de bataille, de victimes de ces gelées impitoyables qui conduisent à la mort par le sommeil. Tout cela est mêlé avec des débris d'affûts, des restes de charriots, d'armes sans soldats, de harnais sans chevaux.

Malgré tout, il est encore bon nombre d'hommes qui ont gardé l'énergie, cette vertu souveraine qui ne connaît pas le désespoir et préserve du découragement. Ils sont au-dessus de la plainte, au-dessus de la douleur; ils grandissent à la hauteur des épreuves, les regardent en face et les bravent. Ceux-là marchent, s'agitent ou laissent tomber autour du foyer, les trésors de cette joyeuse insouciance qui monte jusqu'à l'héroïsme sans y songer: sublime humeur bien plus grande que le courage emporté, ou le sang-froid du champ de bataille.

Ils abondaient, ces soldats, qu'on retrouve les mêmes au temps de la Gaule, pendant les croisades, pendant la guerre séculaire de la France et de l'Angleterre; on en croyait la race éteinte avec la première république et le premier empire; on pensait qu'à Waterloo ils avaient fait leur testament, et voici

qu'aujourd'hui on les retrouve en Crimée comme en Lithuanie; aujourd'hui comme en 1812, nous ne parlons pas de l'action de la lutte; qu'est-ce que cela pour eux! mais le froid cherche en vain à les étreindre, ils le narguent; la faim leur déchire les entrailles, ils chantent; rien ne peut paralyser les muscles qui dessinent le rire sur leurs visages décharnés.

Or, dans la matinée du 26, au moment où Napoléon, faisant élever, comme on défend, des ponts à vue, sur la rivière, un cercle de soldats se chauffait autour d'un foyer alimenté par des branches et par des troncs de sapin.

Parmi les membres du cercle, trônait et pérorait le sergent Cloquet, grand homme sec et nerveux, vivante personnification du type grognard, illustré par Charlet.

Cloquet avait la figure taillée en coin de rue, le nez busqué, l'œil goguenard, sa moustache longue comme les tresses des hussards de Berchini. La pose valait la physionomie; le geste était superbe de formes géométriques, toujours net, solennel et absolu, même quand il mimait la plaisanterie; on sentait que le sergent était un uniforme avant d'être un individu; fils d'un perruquier bordelais, il devait à cette double qualité, une façon pittoresque et une verve intarissable. Quoiqu'il eût poussé aux chauds rayons qui parfument le Château-Margaux et distillent l'anisette, il affrontait le froid comme un samoyède, et

mettait une sorte de crânerie à maintenir sa tenue dans les conditions réglementaires. A l'uniforme qu'il portait aux Pyramides, il n'avait ajouté qu'un mouchoir de poche passé en jugulaires sous son menton, et des gants fourrés.

Cloquet avait l'esprit habileur, mais riche en saillies. C'était lui qui avait dit, au passage d'un marais où les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, ce mot qui a fait la fortune d'une lithographie.

— *Camarades, il est défendu de fumer, mais vous pouvez vous assoir!*

Le long crépuscule qui précède l'apparence du jour pendant l'hiver septentrional, avait donné au sergent le temps d'accumuler une douzaine d'histoires burlesques, dont la queue du maréchal Bessièrès, les panaches de Murat, les mamelucks de la garde et les faits et gestes du vieux sapeur Priam, renommé pour sa façon parlementaire de pratiquer la maraude, avaient en partie fait les frais.

Il allait entamer un nouveau chapitre, quand une silhouette se découpa sur les vives clartés que projetaient les flammes du foyer autour duquel se groupait l'auditoire. C'était celle d'un petit homme trapu, dont les épaules étaient chargées d'une caisse de cuivre.

(La suite au prochain numéro.)

Le lendemain, au moment décisif, on se disputait Magenta avec un acharnement qui prouvait que de chaque côté on sentait que c'était la clef de la position. « Dans ce mouvement d'attaque générale, dit le rapport du maréchal Mac-Mahon, le général Auger établissait successivement ses batteries sur la droite de ma ligne de bataille, afin de répondre vigoureusement à l'artillerie ennemie.

» Vers sept heures, le gros des forces ennemies dessina son mouvement de retraite; en ce moment notre artillerie, avec quarante pièces en batterie sur le Chemin de fer, parallèle à la direction de la ligne de retraite de l'ennemi, manœuvra pour prendre en flanc et d'écharpe les colonnes autrichiennes, qui défilaient de ce côté dans le plus grand désordre. Elles durent éprouver des pertes considérables. »

La belle conduite du général Auger à Magenta fait présumer ce qu'il a dû faire à Solferino.

Il est né en 1809, et est sorti de l'École polytechnique en 1831. Il a servi avec distinction en Algérie, et a rempli en Crimée les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie du siège devant Sébastopol.

Nous espérons que la glorieuse amputation du général Auger ne l'empêchera pas de servir encore longtemps la France et l'empereur. (Le Pays.)

— Outre le général Auger, qui a eu le bras emporté par un boulet de canon, ainsi que l'a annoncé le *Moniteur*, MM. les généraux Forey, de Ladmirault et Dieu ont été blessés à la bataille de Solferino.

Heureusement les blessures de ces trois officiers généraux n'ont aucune gravité.

— Le *Morning-Post* publie, sur la bataille de Solferino, un article dont nous extrayons le passage suivant :

« Une des plus grandes autorités modernes dans la science de la guerre, le général Dufour, commandant en chef de l'armée fédérale de la Suisse, le maître sous lequel Napoléon III étudia l'art militaire, n'a jamais cessé de répéter depuis vingt-cinq ans qu'il était convaincu que son illustre élève, l'occasion lui étant donnée, accomplirait sur le champ de bataille des hauts faits qui ne seraient pas indignes d'être comparés à ceux du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. Cette prédiction vient de se réaliser. »

— Nous empruntons au *Moniteur* du Puy-de-Dôme la correspondance suivante qui contient d'intéressants détails sur la remise de la croix de la Légion d'Honneur au drapeau du 2^e régiment de zouaves :
Brescia, 19 juin 1859.

Ma bonne mère,

Quel beau jour pour mon régiment que le 19 juin ! Notre drapeau a été décoré de la croix de la Légion d'Honneur. A midi, le régiment était en grande tenue, sous les armes ; les officiers généraux s'y trouvaient ; le maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta, vint avec son escorte, nous fit former le carré, face en dedans, fit avancer le drapeau au milieu, et nous dit :

« Soldats du 2^e régiment de zouaves, l'Empereur, voulant conserver les habitudes de l'ancien Empire, a décrété que les drapeaux des régiments qui feraient une action d'éclat seraient décorés de l'ordre de la Légion d'Honneur. Zouaves, vous méritez tous une récompense, car tous vous vous êtes montrés dignes du nom de Français ; vous vous êtes avancés sur l'ennemi sans hésiter ; vos pères qui vous contemplent sont fiers de vous. L'honneur de la bataille de Magenta vous revient.

» Le drapeau du 2^e de zouaves est le premier de l'armée d'Italie qui sera décoré. Je suis heureux que ce soit dans le deuxième corps d'armée que je commande qu'un tel honneur soit rendu, et je suis fier que ce soit vous, soldats du 2^e de zouaves, dont la réputation ne s'est démentie ni en Crimée, ni en Afrique, ni à Magenta, qui ayez mérité cet honneur. Mais ce n'est point encore assez, Zouaves, il faut que votre drapeau porte la croix d'officier de la Légion d'Honneur. »

Alors, s'avancant vers le drapeau, il dit : « Aigle du 2^e régiment de zouaves, sois fier de tes soldats ; au nom de l'Empereur, et d'après les pouvoirs qui me sont dévolus, je te donne la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. »

S'avancant de nouveau, il décora notre drapeau aux cris de : vive l'Empereur ! Il voulut parler de nouveau, mais l'émotion l'en empêchait. Puis, faisant approcher les soldats qui méritaient des récompenses, il donna cinq croix et vingt-et-une médailles militaires ; mon capitaine est du nombre des décorés.

Ma cantinière, M^{me} Trémoroux, a été médaillée pour sa bonne conduite au feu. L'excellente femme a suivi continuellement et pendant le plus fort de

l'affaire la ligne des tirailleurs ; c'est d'elle que les blessés recevaient les premiers soins. Elle se multipliait. Aussi, que de louanges ne lui adresse-t-on pas ! C'est vraiment une Providence qu'une bonne cantinière dans un régiment comme le nôtre.

— Un grand incendie a éclaté à Saint-Pétersbourg le premier jour de la Pentecôte.

Près de trois cents maisons ont été réduites en cendres. Le feu s'est déclaré vers midi ; tout le quartier situé au nord du débarcadère du chemin de fer de Moscou a été détruit. La plupart des maisons étaient assurées.

Comme l'incendie a éclaté en plusieurs endroits à la fois, on a tout lieu de croire qu'il est l'œuvre de la malveillance ; il a duré jusque dans la nuit, malgré les efforts inouïs faits pour s'en rendre maître. Le second jour de la Pentecôte, plusieurs autres se sont déclarés dans divers quartiers de la ville. Heureusement le feu a pu être éteint en très-peu de temps.

— On écrit de Gœttingen, le 20 juin : On a reçu des nouvelles du voyageur docteur Moritz Wagner, datées de Quito le 20 avril. Le docteur Moritz Wagner ressentit les premières secousses du tremblement de terre à huit heures et demie du matin le 21 mars ; il s'élança aussitôt de la maison de campagne qu'il habitait dans le jardin, juste avant qu'une partie du toit et de la galerie en pierre ne s'écroulât.

Un regard qu'il jeta sur la ville qu'il dominait lui montra tous les dômes des églises disparus ; sur la masse des maisons écroulées s'élevaient d'immenses nuages de poussière.

Près de la moitié de l'ancienne capitale des Incas, deux autres villes, vingt villages environ et deux cents fermes ne forment qu'un amas de ruines. Le tremblement a duré plus de 60 secondes.

CHRONIQUE LOCALE.

VILLE DE SAUMUR.

RÉGULARISATION DU CHAMP-DE-FOIRE.

Modification au plan général de la ville de Saumur.

Enquête de commodo et incommodo.

L'administration municipale de Saumur, spécialement autorisée par délibération du conseil du 24 juin 1859, est dans l'intention :

1^o D'apporter au plan général de la ville de Saumur, approuvé par arrêté du président du conseil des ministres, chef du pouvoir exécutif, du 12 juillet 1848, une modification devant porter sur le tracé actuel du Champ-de-Foire de Saumur (partie sud) ;

2^o Et, pour arriver à ce but, de souscrire avec MM. Vée et Rosset, propriétaires riverains, les échanges de diverses parcelles de terrains nécessaires à cette modification, de laquelle doit résulter la régularisation dudit Champ-de-Foire.

A cet effet, une enquête de *commodo et incommodo* sera ouverte à la mairie de cette ville, les 14, 15 et 16 juillet prochain, par M. le juge de paix du canton sud de Saumur, spécialement commis à cet effet.

Le plan indicatif des modifications projetées et des parcelles de terrain à échanger, et les autres pièces relatives à l'affaire sont déposées au secrétariat de la mairie, où il pourra en être pris connaissance jusqu'au 13 juillet prochain, tous les jours, de midi à quatre heures (dimanches et fêtes exceptés).

Hôtel-de-Ville de Saumur, le 29 juin 1859.

Le Maire, Député au Corps-Législatif,
LOUVET.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur* publie la dépêche télégraphique suivante :

« L'EMPEREUR A L'IMPÉRATRICE.

» Cavriana, 28 juin, 2 heures 20 minutes du soir. — Nos troupes passent le Mincio sans résistance, l'ennemi s'étant retiré au-delà. »

On lit dans le *Moniteur* :

On nous adresse de Cavriana, à la date du 25 juin, les détails qui suivent sur la bataille de Solferino :

La journée d'hier a été marquée par une de ces batailles qui, si elles ne terminent pas la guerre, permettent du moins d'en pressentir la solution. L'Empereur d'Autriche commandait en personne ; il a pu voir de quelle nation il s'était fait l'ennemi.

Les Autrichiens, en se retirant précédemment devant nous, se ménageaient un retour offensif. Leur retraite si décidée derrière le Mincio avait eu

pour but de nous inspirer une confiance avanteuse, de laisser un vaste champ à la rapidité de nos mouvements, et d'exposer ainsi nos colonnes, éloignées les unes des autres par l'ordre de marche, à une attaque soudaine qui eût pu les affaiblir en les isolant. Mais heureusement l'Empereur ne s'est pas départi de cette haute prudence qui domine jusqu'à son courage ; plus l'armée alliée avançait, plus nos colonnes se fortifiaient les unes les autres en se resserrant.

Dans la nuit du 23 au 24, on apprit que les Autrichiens repassaient le Mincio et marchaient à notre rencontre. Une bataille était imminente. Toute l'armée ennemie, revenue sur ses pas, se préparait à nous disputer le passage ; Solferino, San-Cassiano, Cavriana, positions formidables, étaient occupés par les Autrichiens, qui, soutenus par une nombreuse artillerie, couronnaient toutes les hauteurs jusqu'à Volta. Sur leur gauche, dans la plaine, entre Volta, Guidizzolo et Medole, s'avançaient de nombreuses colonnes avec de l'artillerie et de la cavalerie pour déborder notre droite et la tourner. L'ennemi avait, en outre, entre Solferino et Peschiera, des forces considérables qui devaient s'opposer à l'armée du roi de Piémont, marchant de Desenzano à Pozzolengo. Les armées occupaient ces positions quand, à 5 heures du matin, le 1^{er} corps (maréchal Baraguey-d'Hilliers) commença à s'engager devant Solferino. Les hauteurs et le village furent enlevés et occupés de haute lutte après un combat acharné. Pendant ce temps, le 2^e corps (maréchal de Mac-Mahon), qui était à la droite du 1^{er}, dans la plaine, s'étendait vers sa propre droite pour se relier avec le général Niel, qui marchait sur Medole.

L'Empereur avait pris le commandement de toute l'armée ; Sa Majesté fit avancer l'infanterie et l'artillerie de la garde pour s'établir entre le 1^{er} et le 2^e corps et pour enlever San Cassiano. Puis, pour renforcer la droite du maréchal de Mac-Mahon (2^e corps), un peu vulnérable à cause de l'éloignement du général Niel, Sa Majesté envoya toute la cavalerie de la garde et les deux divisions de cavalerie du 1^{er} et du 3^e corps pour remplir le vide entre le 2^e et le 4^e corps.

Le maréchal Canrobert avait été chargé de surveiller le mouvement des Autrichiens attendus du côté de Mantoue.

Pendant toute la journée on s'est battu en avançant lentement, mais en avançant toujours en bon ordre, les corps se reliant entre eux. Le 1^{er} corps, après s'être emparé de Solferino, a enlevé toutes les positions les unes après les autres, dans la direction de Pozzolengo : la nuit seule a pu l'arrêter. La garde s'est portée sur San-Cassiano et sur Cavriana en couronnant les crêtes. Ce dernier village a été enlevé avec un grand entrain sous les yeux de l'Empereur, qui dirigeait lui-même le feu de l'artillerie.

Quant au 4^e corps (général Niel), il avançait pas à pas, gagnant toujours du terrain. Il y eut un moment, vers quatre heures de l'après-midi, où, pour soutenir leur retraite, les Autrichiens firent un suprême effort pour s'établir entre le 4^e et le 2^e corps. Une lutte acharnée s'engagea : l'infanterie et l'artillerie y prirent part, et la cavalerie, par plusieurs charges, acheva de décider le succès de cette grande journée. Ce fut là le dernier acte de la bataille : les Autrichiens se mirent en retraite sur toute la ligne. Cette retraite fut favorisée par un orage épouvantable qui dura plus d'une heure : le tonnerre, la grêle, le vent, une trombe affreuse produisirent un tel effet qu'on ne distinguait plus rien sur le champ de bataille.

Quand le temps fut devenu calme, l'ennemi avait disparu, et l'on voyait au loin la direction que prenaient ses colonnes de retraite. L'Empereur d'Autriche qui logeait à Cavriana, dans l'endroit même où plus tard l'Empereur a établi son quartier-général, a quitté vers quatre heures le lieu de la bataille, en se retirant du côté du Goito. Des hauteurs de Cavriana, on a pu voir la forte colonne de poussière qui s'élevait sous les pas de son escorte.

L'empereur Napoléon a été en quelque sorte supérieur à lui-même ; on l'a vu partout, toujours, dirigeant la bataille ; tout le monde autour de lui frémissait du danger qui le menaçait sans cesse, lui seul semblait l'ignorer. La protection dont Dieu l'a couvert, s'est étendue à son état-major : un cent-garde seul a été blessé près de Sa Majesté, plusieurs chevaux de l'état-major et de l'escorte ont été tués ou blessés.

BOURSE DU 28 JUIN.

5 p. 0/0 baisse 20 cent. — Ferme à 62 10

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Ferme à 92 50.

BOURSE DU 29 JUIN.

5 p. 0/0 hausse 40 cent. — Ferme à 62 50.

4 1/2 p. 0/0 hausse 30 cent. — Ferme à 92 60

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e CHEDEAU, avoué à Saumur.

Suivant exploit de Manbert, huissier à Saumur, du 30 juin 1859, M^{me} Louisa-Léonide-Clémence Lemonnier, épouse de M. Martial Morin, marchand, demeurant à Saumur, a formé contre son mari une demande en séparation de biens par-devant le tribunal de première instance séant à Saumur, et a constitué sur cette demande M^e Chedeau, avoué, demeurant à Saumur.

Dressé à Saumur, le 30 juin 1859. (309) CHEDEAU.

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Pour cause de départ.

Le vendredi 1^{er} juillet 1859, à sept heures précises du matin, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, chez M^{lle} SAUMURE, rue de la Fidélité, à la vente aux enchères publiques de tout son mobilier.

Il sera vendu :

Lits, couettes, matelas, plusieurs fauteuils voltaire, secrétaire, commode, tables, chaises garnies, belles glaces avec fronton, belles gravures encadrées, objets d'étagère, thé complet et autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

A midi, continuation de la GRANDE VENTE de M. HUARD. (310)

Administration de l'Enregistrement et des Domaines.

VENTE

D'EFFETS HORS DE SERVICE.

Lundi prochain 4 juillet 1859, à midi, dans le Manège des Ecuyers, à Saumur, il sera procédé à la vente aux enchères d'une grande quantité d'effets d'habillement et de harnachement hors de service, provenant de l'Ecole impériale de cavalerie.

On paiera comptant et 5 p. 0/0 en sus.

Saumur, le 28 juin 1859.

Le Receveur des Domaines, (311) LINACIER.

A VENDRE

HUIT BONS CHIENS DE CHASSE, chassant le lièvre et toute espèce d'animaux, provenant de la meute du général comte de Rochefort.

Pour les voir, s'adresser à l'hôtel du général. (312)

M^{me} GEORGES FILLATREAU ET FILS,

Dentistes,

Ont l'honneur de prévenir qu'ils ont l'intention de donner leurs soins aux personnes qui réclameront leurs conseils; ils se chargent de faire toutes les pièces artificielles en usage. — Ils recevront tous les jours, de 9 heures du matin à 5 heures du soir, à l'Hôtel Budan. (313)

A CÉDER

DE SUITE,

Pour cause de décès,

Une bonne étude d'huissier

A Montrenil-Bellay, chef-lieu de canton (Maine-et-Loire).

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur, ou à M^e DOUSSAIN, notaire à Martigné-Briand. (298)

A LOUER

Présentement,

BOUTIQUE ET APPARTEMENTS Situés rue de la Comédie.

S'adresser à M. BOUTET-BRUNEAU.

A LOUER

Présentement,

UNE MAISON, rue du Petit-Maure.

S'adresser à M. RIVAUD. (261)

A VENDRE

UNE MAISON,

Rue de la Petite-Bilange, occupée par les sieurs Guichard et autres.

S'adresser à M. BOURNILLET, négociant, et à M^e LEROUX, notaire. (294)

A VENDRE

UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

A LOUER

PRÉSENTMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant contenir six chevaux. — REMISE et PIÉD-A-TERRE, le tout en face de la Sous-Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

M^e BEAUREPAIRE, avoué à Saumur, demande un CLERC. (297)

A CÉDER

Pour cause de départ :

1^o Lunette Bardon, objectif achromatique 00, 72; 2 oculaires célestes, 2 terrestres, support en cuivre, boîte en noyer fermant à clef.

2^o Appareil photographique Gaudin, en acajou, petit modèle; objectif achromatique, notices, produits chimiques n'ayant jamais servi, et boîte. Le tout neuf et de qualité supérieure.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Pour cause de cessation d'affaires définitive,

UNE IMPRIMERIE

Dans une localité de 15 mille âmes, où il s'imprime deux journaux, plusieurs labours, ayant un matériel considérable, deux jolies presses en fer. Bénéfices nets par an: 4,000 fr. bien justifiés.

Prix: 10,000 fr. — Facilités de paiement.

S'adresser à M. POUPARD, place du Synode, n^o 1, à Saintes (Charente-Inférieure).

COMPAGNIE FRANÇAISE DU PHÉNIX

ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE

Autorisée par ordonnances des 1^{er} septembre 1819, 6 avril 1848 et 13 janvier 1858.

Extrait du *Moniteur universel* du 6 mai 1859.

L'Assemblée générale des Actionnaires a eu lieu le 5 mai courant, dans l'hôtel de la Compagnie, rue de Provence, 40.

Les valeurs assurées par elles, à cette époque, s'élevaient à cinq milliards cinq cent trente millions cent quarante-six mille sept cent douze francs, déduction faite des risques éteints ou annulés.

Depuis son origine, qui date de l'année 1819, elle a payé à soixante-et-un mille sept cent quatre-vingt-treize assurés, pour dommages d'incendie, la somme de soixante-huit millions sept cent vingt-sept mille neuf cent trente-neuf francs vingt-trois centimes.

Malgré cette masse considérable de sinistres, réglés avec promptitude, la Compagnie française du Phénix forme un fonds de réserve qui, au 31 décembre 1858, était de trois millions deux cent quarante mille six cent quarante-huit francs soixante centimes.

SAVOIR :

Primes réservées pour les risques courants. 1,240,648 60 }
Réserve sociale 2,000,000 » } 3,240,648 60

A cette garantie spéciale et à celle du fonds social de quatre millions entièrement réalisés, il faut ajouter les primes à recevoir du 1^{er} janvier au 31 décembre 1859 et années suivantes, dont le montant s'élève à vingt-deux millions sept cent mille francs.

Les Actionnaires ont approuvé, à l'unanimité, les comptes du second semestre 1858 qui leur ont été soumis dans cette séance.

LA COMPAGNIE FRANÇAISE DU PHÉNIX assure contre l'incendie, contre les dégâts de la foudre et contre l'explosion du gaz, toutes les propriétés construites, les mobiliers, les marchandises, soit en magasin, soit sur voitures de roulage; les fabriques, les denrées, les bestiaux et les récoltes. — Elle garantit les assurances faites par les Sociétés mutuelles. — Elle affranchit les locataires de la responsabilité prévue par les articles 1733 et 1734 du Code civil. — Elle couvre le propriétaire des risques du voisin. — Elle garantit aussi le créancier hypothécaire de la perte qu'il pourrait éprouver par l'incendie de l'immeuble hypothéqué à sa créance.

L'assurance de ces différents risques se fait au moyen d'une prime annuelle très-modérée et calculée sur la classification des bâtiments et la nature des objets à assurer.

Les Comptes de la Compagnie sont rendus publics tous les six mois, par la voie de l'impression, et l'on peut en prendre connaissance au bureau de M. PINEAU-MORICET, Agent de la Compagnie à Saumur, qui communiquera également les conditions de l'assurance. (314)

BAINS DE MER DE SAINT-MALO.

Plage magnifique, aux portes de la ville, casino, bals et concerts, régates, courses de chevaux; vie peu chère, logements et hôtels confortables. (278)

DRAGÉES GUIGON.

Contre les ÉCOULEMENTS nouveaux et anciens, même les plus rebelles. — Guérison radicale en sept jours. — Succès infaillible. — A Paris, Pharmacie rue Saint-Honoré, 167.

Dépôt, chez M. PERDRIAU, pharmacien à Saumur. (247)

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.

8 FR.

par an.

LA PRESSE LITTÉRAIRE

REVUE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS

PARAISANT LES 5 ET 20 DE CHAQUE MOIS.

Bureaux à Paris, rue Saint-Honoré, 257.

La Presse Littéraire se compose de 16 pages très-grand in-4^o à 3 colonnes et renferme la matière d'un demi-volume in-8^o. Chaque numéro contient deux ou trois chapitres d'un roman inédit, une ou deux nouvelles complètes, une critique littéraire sur les publications nouvelles, des études de mœurs et des études biographiques, une revue des théâtres, des pages d'histoires empruntées aux publications les plus remarquables, des légendes, chroniques, etc. Sous le titre mélanges et nouvelles, la Presse Littéraire donne un résumé de tous les faits intéressants et curieux qui se trouvent dans les grands et petits journaux.

A côté des noms les plus aimés et les plus illustres de notre littérature contemporaine, la Presse Littéraire consacre une partie de ses colonnes à la publication de traductions des meilleurs romans étrangers. Au nombre de ces romans publiés tout récemment par cette feuille, nous citerons *Shirley*, par CURRER BELL; *Evelyn Forester*, par Miss MARGUERITE POWER; *Crichton* et *la Fille de l'Avare*, par HARRISON AINSWORTH.

L'abonnement part du 1^{er} de chaque mois.

PRIME ACCORDÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.

Toute personne qui s'abonnera pour une année, d'ici au 1^{er} mars, recevra immédiatement, franco: *Crichton*, roman historique, par HARRISON AINSWORTH, 2 volumes, et *Evelyn Forester*, *Histoire d'une Femme*, par Miss MARGUERITE POWER, 2 volumes. Ces 4 volumes seuls représentent le prix de l'abonnement.

Les abonnés de six mois recevront un de ces deux ouvrages à leur choix. On s'abonne en adressant un mandat sur la poste, ou par l'entremise des libraires, des chemins de fer, des directeurs de poste et des messageries. (Les lettres non affranchies sont refusées.)

Vu pour légalisation de la signature ci-contre.
En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné,